

Per Aage Brandt

## Poèmes

Traduction de Maryse Laffitte, revue par l'auteur.

Je te vois,  
et je t'envoie  
en avant ou en arrière dans l'histoire  
— tu réponds généreusement, c'est ainsi que nous nous voyons  
mais hors vérité  
dans un autre espace nous devons être rêvés et écrits  
pour pouvoir nous trouver dans celui-ci,  
nous disparaîtrions tous deux si nous ne savions pas  
que nous sommes à peu près comme nous voyons et écrivons  
mais pas tout à fait ainsi, nous sommes des ébauches et des  
brouillons, des reconstructions de mémoire, de ce que nous ne  
*pouvons* pas nous rappeler, parce que cela demeure ailleurs,  
ce même auquel nous ne pouvons que ressembler. On parle de roses,  
je te donne celle-ci, il s'agit de foi,  
elle montre de sa tige ce qui ne nous quitte jamais parce que cela  
n'existe pas, je sais que je te donne la rose, je sais que l'original  
de mon geste est caché là

(à peu près ainsi)

\*

Seul Don Quichotte a lu son propre texte,  
seuls les êtres de papier connaissent le narrateur  
et peuvent lui imposer un nouveau chapitre. Ils vivent  
dans la vérité mais solitaires comme des monades et sans  
éthique. Ils connaissent l'écriture et savent comment elle  
les désigne. Leur vie est vraie, dialectique, arbitraire. Nous  
autres, en revanche. Nous qui ne connaissons jamais le texte  
qui porte notre nom, et qui sommes coupés de tout débat  
avec le narrateur, nous devons éprouver souffrance et vo-  
lupté les uns à travers les autres, cultiver les arts  
de la cécité, séduire la voix lointaine  
par l'éthique.

La littérature.

\*

Ils passèrent sans se voir l'un  
à travers l'autre, les amants, aimant, sans rien  
écraser, les roses s'arrachaient leur parfum, l'état  
de l'herbe, plus tard, leur apparut étonnamment pié-  
tiné, l'état de la peau, idem, le parfum changé  
en un mur gardé par des chiens. Plus tard. Personne  
ne peut donner d'ordres au passé, et des menaces  
qui seraient mises à exécution auparavant ne peuvent  
être lancées. Je te promets de t'aimer  
hier comme jamais.

\*

Depuis les pierres, nul ne nous voit  
la terre est aveugle,  
et ce que voit l'animal, nul ne le sait :  
tel est notre amour,  
l'envie de toucher,  
le cœur l'a appris  
des pierres.

\*

Tout ce qui est vécu est connu et marqué,  
chaque goutte de lumière du corps aimé  
une fois senti par les doigts de l'œil,  
transformé en fait chimique pour toujours,  
du début jusqu'à la fin du vivant  
ces choses sont exposées dans la galerie  
ramifiée où le temps réel s'écoule,  
les premiers signes sont imprécis, presque noirs  
sur noir, les suivants indistincts, mais pleins  
de pressentiments, puis viennent les figures,  
les obsessions de ta vie narrable,  
à la fin, ils deviennent plus que clairs,  
mais moins nombreux, trois, puis deux,  
tu es seul, tu es très petit, tu as  
oublié de parler, quelqu'un est  
content de toi et interprète  
tes traits, il n'y a plus de traits,  
il y a le lait une seule goutte de lumière

\*

Un parapluie tout noir,  
déployé contre un ciel tout noir,  
protection par le même

\*

Nul ne doit mourir, le moment est bon,  
«lave et balaie d'un air joyeux,  
père parle bizarrement et mère parle,  
elle veut s'amuser effroyablement, elle  
veut s'enfuir et déteste le pays et  
fait tout briller, regardez, les enfants  
mentent et ne sont pas désirés, ils  
jouent et boivent gaiement, la banque écrit  
impérieusement, faillite maintenant.»  
Le moment est arrivé, personne ne doit partir.

\*

De l'impatience envers  
la nature : reste tranquille  
et commence ensuite tranquillement  
à marcher, comme un enfant sérieux.  
Regardez les humains, imite leur  
démarche et leur repos,  
combien de temps faut-il  
attendre et attendre ?  
la nature n'arrive pas.

(Linné, Brecht)

\*

L'ascète l'a appris des mouches,  
ces anges tournant autour de ses sécrétions,  
et la biologie le confirme définitivement :  
dieu était une bactérie, donc immortel,  
qu'il soit toujours avec toi, dès  
cette vie.

\*

Les animaux grandissent et se dispersent,  
dans tous les sens ils se reproduisent  
par scissiparité, ils mangent même les  
pierres qu'on leur jette  
ce sont des poches dans l'espace qui dévorent  
et digèrent,  
même les pierres qu'on leur jette dis-  
paraissent sans bruit et apportent  
leur part aux animaux

\*

Se réveiller comme une vieille femme,  
une motte d'argile est emportée par la mer,  
un promontoire, la maison d'un ami ou la tienne,  
me diminuent, m'arrachent quelque chose,  
car je suis un morceau de la terre ferme.

\*

Encore un réveil dans le cercueil  
sous la terre, mais éclairé  
(car le noir ne peut être rêvé)  
et la terreur frappe,  
le terrible est le réveil même,  
que la mort échoue, impuissante,  
elle est si difficile parce qu'impossible ;

\*

L'œil du marteau fixe longuement le forgeron  
qui enfonce son clou, le regard est raide  
et la trajectoire du mouvement s'infléchit  
vers un doigt oublié, le marteau est lui-  
même, se laisse saisir et tenir, mais avec  
sa volonté, entière, oui, la main est  
disponible, à moitié absente, soldat sans  
prémises particulières, simple routine  
contre la concentration fatale de l'instru-  
ment, le regard lointain du forgeron se  
charge de sel liquide.

\*

(Musique d'absence, suite)

\*

Le lait a depuis longtemps appris à rentrer  
d'un saut, dans son pot, le long de sa  
trajectoire aérienne, soulevée par la  
couronne des gouttes, et les yeux ont  
appris à émettre de la lumière et à  
penser à rebours, ainsi le monde est  
depuis longtemps devenu celui que  
tu connais. Le temps a appris  
définition du signe :  
dans la matière incohérente  
un élément en heurte un autre,  
l'un est plus dur, l'autre  
plus mou, le dernier prend  
l'empreinte du premier,  
blessure, image, écho,  
ensuite le dernier devient dur,  
le premier se ramollit, et ils  
se heurtent en une autre  
occasion

\*

donne sans s'approprier  
agit sans rien attendre de favorable  
quand il a fini quelque chose il ne  
s'y attache pas et parce qu'il ne  
s'y attache pas cela reste

\*

il ferme les yeux pour voir une connaissance  
qui a trouvé la mort ; elle apparaît. Dès  
qu'il ouvre les yeux, l'image disparaît ; il  
les ferme de nouveau, et elle apparaît. Il  
tâtonne, se traîne à travers les décombres  
de la ville ; pas au hasard, car il sait et  
il trouve exactement ce qu'il cherche : les  
endroits des morts. Il ne s'économise pas.  
Il se les représente tous, il dit qu'il  
prie pour chacun.

\*

reçoit pourtant ce qui arrive  
et passe, accueille comme un mort  
couché sur son cercueil, les  
entrailles raides de terreur,  
pétrifié d'ouverture et d'attente,  
sans réserve

\*

Arbres, conversations et crimes  
poussent derrière des digues, et les temps  
attendent, viennent, grandissent clairement,  
c'est bientôt le futur, la sève  
monte et perle

\*

Un jeune homme s'est assis  
sur un petit coffre orné de clous  
pour donner à manger à ses chiens  
dans une assiette. L'espace  
est sombre, la lucarne est ouverte,  
la cour est claire, le devant de la maison  
est tout blanc.

\*

qu'est-ce que le classique ?  
les seins reposent sur les cuisses  
et relie les jambes et le buste,  
un bras soutient la tête, l'autre  
est mi-bras mi-tête,  
un paquet sans nom de parties génitales  
entortillé comme à la hâte,  
sous la pression d'un bloc de pierre,  
jaune rouille, vert-de-gris, brillant, or.

\*

la lumière même,  
pas ses images,  
la lumière même, au cœur de l'orage,  
protégée d'ailes, du vent et de la pluie,  
comme un petit dieu dans sa cage

\*

Ses lèvres se font plus minces  
et grises, est-ce qu'elle les rentre ?  
et les yeux fixent silencieusement  
comme si j'étais un cratère  
dans un paysage merveilleux

\*

Toute image représente  
une image de quelque chose,  
la première image, celle qui est au début,  
la dernière pour nous,  
n'est pas possible, et c'est pourquoi  
si le quelque chose est quelque chose  
il l'est en sa qualité d'impossible

\*

cet après-midi abrupt  
est vert-de-gris, toute une ville,  
avec tes cheveux et l'âpre plaisir,  
le sérieux, une fontaine est un vasque  
pour papier écumant, or en feuilles,  
points de platine, une poussière,  
ailes sans oiseaux sans anges

\*

des fleurs à peine épanouies  
se coupent de l'amère collerette verte  
les eaux se séparent, le tonnerre crépite

un éclair traverse le champ d'un bond,  
la terre est humide de couleurs, l'espace  
est créé, le temps peut commencer

\*

On ne peut jamais employer trop de jaune.  
Samedi quatorze février 1931, il fait  
beau, froid, le vent souffle.  
Le jour suivant il pleut, un visage  
de femme. Mercredi premier février  
1933, le ciel est couvert, un buste  
de femme, elle tient une petite bouteille,  
de parfum sans doute. Le cortège des jours.

\*

La lumière est gris clair, les pièces  
sont nettes, comme baignées d'être  
vais-je mourir ici, est-ce que quelque  
chose pourrait me tuer ici aujourd'hui ?

\*

tout piéton a compris : aucun weltgeist,  
rien que de la fange féodale avec des dragons  
qui restreignent la liberté, les ombres allongées  
de l'après-midi dansent bleues, des êtres disparaissent et  
se divisent en deux pendant qu'ils se présentent comme l'état  
des choses, des ambulances à une vitesse folle  
franchissant le passage clouté célèbrent le miracle de pentecôte,  
à savoir que tout le monde comprend le comique, approuve de  
la tête et fait gentiment la révérence.

\*

la sortie du monde est gardée par deux  
vérités armées d'épées enflammées,  
les humains font demi-tour quand ils  
arrivent là poussés vers la sortie  
par le regret, les menaces ou  
simplement la fatigue,  
dehors il n'y a pas de mort  
et la musique est composée  
de nécessités.

\*

les oiseaux gisent à terre  
tout veut dire la même chose  
mais cela est chaque fois différent,  
*la terre, les oiseaux, la pesanteur*